

Voici l'homme hors-sol

Essai. L'économiste Hervé Juvin milite pour une écologie des civilisations, alors que la diversité des cultures est aujourd'hui menacée.

ROMAINE BETTEX

e

«Est-il venu le temps de l'homme de nulle part?» Si l'on y réfléchit bien, l'être humain moderne a de plus en plus de peine à se définir. Les préoccupations inhérentes à cette question sont bel et bien d'actualité et c'est tout le débat qu'ouvre Hervé Juvin, dans cet ouvrage qui ne joue pas à la langue de bois. L'auteur pose de nombreuses questions qui nous amènent à reconsidérer notre manière de concevoir le monde qui nous entoure. Parfois, certaines de nos lectures ne font que nous divertir, mais celle-ci fonde en nous un véritable questionnement, et surtout nous amène à considérer les choses connues avec davantage de nuances.

Hervé Juvin nous propose avec *La grande séparation* un débat encore peu connu qui s'éveille peut-être en ce moment même. Les derniers événements internationaux, la crise, les guerres, la mondialisation, les rêves de démocratie interrogent. Depuis quelques décennies, les termes d'écologie, d'environnement et de biodiversité sont devenus familiers dans notre société. Cependant qu'en est-il de l'écologie des civilisations, de la diversité des cultures, de l'être humain? Effectivement, l'être humain a toujours cherché à préserver la diversité des éléments naturels qui l'entourent mais n'a encore jamais pensé faire une écologie de lui-même. Nous voilà comme l'explique Juvin, à un tournant historique, avec *La grande séparation* il remet l'être humain au centre de la réflexion.

«De nulle part»

Puis l'auteur dénonce le grand mouvement d'uniformisation des êtres humains ainsi que des sociétés sur notre planète. Avant, l'homme sur terre se déclinait en différentes façons d'être, alors qu'aujourd'hui avec entre autres les phénomènes de mode, la mondialisation, la communication et le développement économique grandissant, on a «l'idée d'un homme hors-sol, de nulle part et de rien». De plus notre propre expérience du monde serait de plus en plus concernée: «Dans le monde annoncé plat, sûr, accessible, il y a aura encore à voir, il n'y aura plus rien à vivre.» En nous assaillant



L'économiste Hervé Juvin pose la question: «Est-il venu le temps de l'homme de nulle part?»

© GALLIMARD

d'exemples à travers l'histoire des nations, l'auteur est déterminé à nous sensibiliser à cette situation critique à plusieurs échelles: celle de l'individu, de la société, des nations mais aussi celle du monde en général. Le débat est ouvert.

Hervé Juvin, l'auteur de ce plaidoyer pour un nouveau sens politique tourné en

direction d'une survie des cultures, est un économiste français qui a déjà publié plusieurs livres aux Editions Gallimard, dont notamment *L'avènement du corps* en 2005 et *Le renversement du monde* en 2010. |

> **Hervé Juvin**, *La grande séparation: Pour une écologie des civilisations*, Gallimard, 388 pp.

Philippe Djian et le rock quinqu

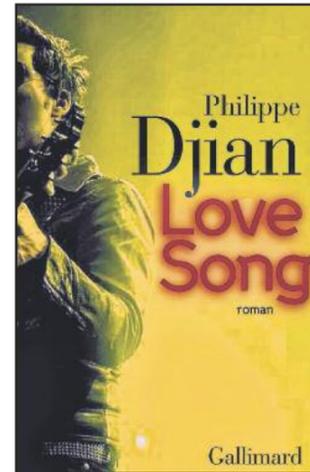
Roman. L'auteur du fameux «37°2 le matin» plonge pour la première fois dans le milieu du rock. Un texte fait de questions en sourdine.

THIERRY RABOUD

«Un beau livre, c'est celui qui sème à foison les points d'interrogation», écrivait Jean Cocteau. Dans son dernier roman, Philippe Djian s'échine à lui donner tort tout en lui donnant un peu raison. Car si le texte de *Love Song* est dénué de tout signe interrogatif ou exclamatif, il questionne néanmoins par son étrangeté savoureuse, par son rythme elliptique et cahotant, par son intrigue qui ose et assume l'incongruité pour mieux susciter la surprise.

Et cette absence quasi oulipienne de ponctuation expressive s'avère prenante, conférant un aspect déclamatoire aux dialogues qui, de toute façon, sont constellés de questions sans réponse: «Et comment va Rachel, me demande-t-il à travers la cloison. - Nous dormons de nouveau dans la même chambre. S'ensuivent quelques secondes de silence, puis il reprend: Est-ce que ça répond à ma question. - Ma foi, oui. Il me semble.»

En fait, pas vraiment, et nous n'en saurons pas plus. Car Daniel est un rockeur du genre taciturne, gloire vieillissante du show-biz acculée au succès par sa maison de disques. Ses patrons veulent de la gaieté commerciale, de la joie bien sautillante et vendeuse, pour extraire son nom d'artiste du marasme discographique dans lequel il s'enfonce, et les bonus des patrons avec. Seulement voilà, Daniel a la mélancolie créative et c'est le noir qui l'inspire, n'en déplaie à ses directeurs artistiques engoncés dans leurs opulents fauteuils de cuir. Heureusement, sa vie ne manque pas d'occasions de sombrer et le retour de Rachel, partie avec l'un de ses musiciens et revenue pleine d'un enfant à naître, en est une belle.



Sexe à coup de pilules bleues, psychotropes pour l'ambiance, alcool au petit-déjeuner, le quinquagénaire, qui doit plus à Leonard Cohen qu'à Stephan Eicher (dont Djian est un parolier régulier), évolue dans un réel défiguré et donne l'occasion au romancier français d'évoquer un monde qu'il connaît mais dont il semble surtout prendre prétexte pour aligner des clichés compassés. En fait, porté par une grammaire imaginative et une langue créative mais sans effets inutiles, son texte s'avère finalement bien peu subversif. Est-ce à dire que chez Djian, le rock est mort de vieillesse? Ce rock est-il devenu, lui aussi, un quinquagénaire en panne? Qu'importe, car sa violence effrontée, chez l'auteur de *37°2 le matin*, demeure. Elle s'insère dans la psychologie complexe de ce couple, Daniel et Rachel, qui aime à contempler le désastre qu'il entretient. Et la musique devient une étrange rédemption, créée comme une réponse à tant de questions restées en sourdine. |

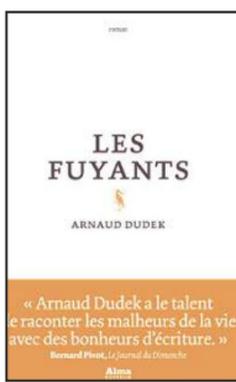
> **Philippe Djian**, *Love Song*, Ed. Gallimard, 238 pp.

ARNAUD DUDEK

Le roman des fuites

DANIEL FATTORE

Ceci n'est pas un roman à fuir. Pourtant, Arnaud Dudek met en scène, dans *Les Fuyants*, trois générations d'hommes qui n'ont eu de cesse d'échapper aux vicissitudes de leur destin. Cela, au travers du suicide, du jeu vidéo ou du refus de s'engager en amour. Chez l'un des personnages, la course à pied prend même la forme d'une échappatoire sportive aux aléas de la vie de famille.



Le ton des *Fuyants* est moderne, rond et aisé. Les chapitres sont courts et aérés, adroitement boutonnés entre eux par des transitions douces fondées sur les familles lexicales. Les personnages sont ordinaires, facilitant l'identification. Certains s'appellent Hintel, comme Untel. Derrière le vernis commun de l'histoire, se cachent des drames familiaux: un parent qui mène une double vie sentimentale, un rejeton hacker qui endure les foudres de la justice.

Et si la fuite est le motif récurrent de ce roman, tout finit par rapprocher les personnages qui doivent l'être. Tout s'achève sur la promesse que l'avenir, lassé des fuites successives, est pétri de liens féconds: «L'un aimerait régler ses comptes avec ses vies anciennes. L'autre souhaiterait prendre les rênes de son existence. Car depuis ce coin d'herbe, depuis cet endroit parfait et qui les rend invincibles, ils sont convaincus que tout est encore possible.» |

> **Arnaud Dudek**, *Les Fuyants*, Ed. Alma, 127 pp.

KARIN SERRES

Un conte de la modernité

DANIEL FATTORE

Les oiseaux, c'est fini. Ils font partie des légendes qu'on raconte aux enfants. Le génie génétique a rendu les cochons fluorescents, amphibiens et pratiquement immortels. Pourtant, la vie continue, archaïque et hors du temps, dans le village nordique dessiné par Karine Serres. Cette dramaturge et auteure jeunesse signe son premier roman avec *Monde sans oiseaux*. Conçu comme un conte, ce récit est pétri de flous artistiques. Il rapproche l'amour et la mort, compagnons de l'existence de tout être humain. L'auteur exacerbe ces pôles en conférant un rôle de leitmotiv aux rituels de funérailles de son récit: ceux-ci s'achèvent sur l'immersion des dépouilles dans un lac.

Côté amours, le lecteur traverse des pages d'une sensualité décomplexée, vécue de façon très naturelle par la narratrice et par son entourage:

«Pourquoi il ne me prend pas, alors, couchée sous lui comme je le suis? S'il m'aime, comme il le dit, pourquoi il ne me prend pas? L'amour, c'est dans le sexe que ça se passe, je connais», s'étonne la narratrice.

Chez Karine Serres, les oiseaux sont donc partis. La vie fait le grand écart entre les modes de vie ancestraux et la modernité qui envahit tout, comme les cochons qui hantent le village et l'eau du lac qui monte, inexorablement. Tels sont peut-être les effets pervers des expériences d'un être humain trop avide de contrôler la nature, qui sait? Ce qui reste, c'est le plaisir de lire un roman qui, reliant la vie d'une femme ordinaire, pose, mine de rien, des questions dérangeantes et essentielles aux humains qui ont le privilège d'exister sur Terre. |



> **Karine Serres**, *Monde sans oiseaux*, Ed. Stock, 106 pp.

COLLOQUE

La Chine, un reflet inversé?

Il est communément admis que la notion d'individu n'est pas la même en Chine et dans le monde occidental. Cette vue traditionnelle, selon laquelle l'individu, dans la culture chinoise (et compte tenu de la diversité interne de celle-ci), ne se pense pas comme sujet autonome, mais toujours à partir d'un réseau hiérarchisé de relations d'interdépendance, résiste-t-elle à une analyse critique? Si oui, est-elle toujours valide aujourd'hui? Comment les écrivains chinois contemporains la remettent-ils en cause? Quelle(s) différence(s) peut-on observer entre ceux qui vivent en Chine et les expatriés? Comment l'Occident a-t-il influencé ces derniers, et - la montée de l'individualisme étant liée à la modernité elle-même dans l'histoire européenne - peut-on voir se dégager une expérience spécifiquement chinoise de la modernité à travers ces écrivains et artistes chinois contemporains?

Du côté européen, après l'admiration des premiers missionnaires et des philosophes des Lumières pour la civilisation chinoise, une tradition prolongée par Judith Gautier, Victor Segalen et plus récemment par Claude Roy, la Chine est-elle devenue le miroir dans lequel les auteurs occidentaux définissent a contrario leur identité et leurs valeurs? Est-il possible, de part et d'au-

tre, d'«entrer dans une pensée» par un autre biais que celui de concepts développés sur d'autres paradigmes, de manière à accueillir dans l'espace culturel européen - limité ici à l'Europe francophone - cet «ailleurs» chinois, et esquisser «la géographie de cet ailleurs et des possibles de la pensée», pour reprendre les termes de François Jullien?

Pour répondre à toutes ces questions, la Faculté des lettres de l'Université de Fribourg organise trois jours de colloque. Michel Vieignes, qui est à l'origine de ces rencontres, annonce la venue jeudi après-midi de François Debluë, auteur de *Une certaine Chine* et la participation de David Collin (*Les Cercles mémoriaux*). Jean Rime, tintinologue, parlera samedi matin du *Lotus bleu*, avec cette approche: «Trouver la voie sans se faire couper la tête: Tintin, héros européen à l'épreuve de la pensée chinoise». En tout, ce ne sont pas moins de 21 conférences qui sont proposées «à toute personne intéressée», selon l'invitation formulée par la Faculté des lettres. LIB

> «La notion d'individu en Chine et en Europe francophone - Réflexions en miroir», du jeudi 24 octobre au samedi 26, Fribourg, salle Rossier et salle Gueggi. Tout le programme sur <http://lettres.unifr.ch/fr/instituts/institut-de-litterature-generale-et-comparee.html>